

# le CALVAIRE d'un INNOCENT



*Dreyfus*

le déporté innocent à  
l'île du Diable - le récit  
de sa malheureuse MARIUCCIO





— Vous aimez beaucoup votre mari ?...

(Page

C.I.

LIVRAISON 13.

MANIOC.org  
Bibliothèque Alexandre Franconie  
Conseil général de la Guyane



émue. Le sort de mon frère me tient à cœur autant que ma propre vie.....

Le beau-frère et la belle-sœur étaient encore bien loin de s'imaginer combien allait être pénible, désespéré, formidable l'effort qu'ils allaient devoir accomplir pour soutenir la lutte surhumaine dans laquelle ils étaient sur le point de s'engager.....

## CHAPITRE XIV.

### LE TRAITRE.

Le colonel Esterhazy venait d'être introduit dans le cabinet de travail de Schwarzkoppen, l'attaché militaire allemand.

Ce dernier ne daigna même pas se lever et il demeura tranquillement assis derrière son bureau, se bornant à demander au visiteur, sans aucun préambule de politesse :

— Que m'apportez-vous ?

Esterhazy retira son portefeuille de sa poche et y prit le document qu'il avait préparé chez lui.

— Voici, fit-il. J'ai besoin d'argent. Schwarzkoppen sourit avec un air ironique.

— Je m'en doute... Vous avez toujours besoin d'argent ! remarqua-t-il sur un ton quelque peu méprisant. Alors ?... Qu'est-ce qu'il y a de neuf ?

Et il tendit la main pour prendre le papier, mais le colonel l'en empêcha en reculant d'un pas.

— Il s'agit de très importants secrets militaires de l'Etat-Major français, déclara-t-il.

— Et... Vous êtes disposé à me les vendre ?

— Oui.....

Une expression de profond mépris apparut sur le

visage de l'Allemand.

— Et... vous n'avez pas honte, colonel ? Esterhazy haussa les épaules.

— J'aurais honte si la vente de ces papiers ne me procurait pas l'argent dont j'ai besoin, répondit-il. Et puis, les affaires sont les affaires et nécessité fait loi....

L'attaché militaire le regarda fixement durant quelques instants sans dire un mot, puis il reprit :

— Voudriez-vous m'expliquer une chose, colonel ?

— Que faut-il que je vous explique ?

— Comment vous arrangez-vous pour faire taire la voix de votre conscience ?

— Comment ?... Je ne vous comprends pas ?

— Vous êtes un officier supérieur de l'armée française... N'avez-vous pas un peu de sens moral, de fierté, de sentiment de l'honneur ?

Loin de paraître le moins du monde troublé par ces questions insultantes, Esterhazy eut un sourire de supériorité et répondit avec cynisme :

— J'aime autant vous dire tout de suite que je ne suis pas venu ici pour vous demander une leçon de morale, Monsieur Schwarzkoppen....

L'Allemand dut détourner la tête car l'attitude de son interlocuteur lui donnait une telle sensation de dégoût que l'envie lui était venue de prendre le revolver qui était dans la table de son bureau et de l'abattre comme une bête répugnante et malfaisante.

Et, en même temps, il se disait :

— Ce misérable trahit sa patrie pour se procurer l'argent qu'il gaspille dans les boîtes de nuit en compagnie des pires aventurières !...

Mais la voix d'Esterhazy l'arracha tout de suite à ses méditations.

— Je vous répète que j'ai besoin d'argent, Monsieur Schwarzkoppen, disait froidement le traître...

— Bien... Combien vous faut-il ?

— Dix mille francs...

L'attaché militaire aiguilla immédiatement la conversation sur un autre sujet, comme s'il n'avait pas entendu ce que le colonel venait de dire et avait déjà oublié la question qu'il avait posée lui-même.

— J'ai entendu dire fit-il, — que le capitaine Dreyfus a été arrêté... Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

— Je sais qu'il est en prison.....

— Sous l'inculpation de haute trahison ?

— Oui.....

— Pour avoir vendu des secrets militaires ?

— Précisément....

L'Allemand fixa sur le traître un regard pénétrant et étincelant de mépris.

— Et vous arrivez à dire cela avec un tel calme ! s'exclama-t-il. Dreyfus est accusé du crime que vous avez commis vous-même... Il est tenu pour responsable d'un crime dont vous êtes coupable et vous avez l'air de trouver cela tout naturel.....

Le traître eut un éclat de rire sarcastique et il s'exclama :

— Y verriez-vous donc quelque inconvénient, capitaine Schwarzkoppen ?

L'attaché militaire ne put s'empêcher de répondre avec une certaine vivacité :

— Mais... Est-il donc possible que vous n'éprouviez même pas le remords d'avoir fait jeter en prison un innocent qui va devoir expier vos fautes ?... Ne vous êtes vous pas dit que Dreyfus a une femme et deux petits enfants qui vont devoir souffrir d'indicibles tortures sans avoir rien fait de mal ?... N'existe-t-il donc en vous aucun sentiment d'humanité ?... Qu'avez-vous donc à la place du cœur ? Schwarzkoppen s'était laissé emporter par l'élan d'une indignation plus que justifiée et, tout en parlant,

il frémissait de colère, incapable de dominer la fureur qui bouillonnait en lui.

De son côté Esterhazy se bornait à le regarder avec un air de supériorité et avec un sourire dédaigneux.

Tout-à-coup l'Allemand se leva d'un bond, le poing levé comme pour frapper le traître et le jeter dehors comme il l'aurait mérité.

Sans rien perdre de son calme le colonel recula encore d'un pas et demanda froidement :

— Qu'est-ce qui vous prend ?... Et à quoi peuvent bien servir tous ces longs discours ?... Parlons plutôt de l'affaire qui m'a amené ici....

Et il montra la feuille de papier qu'il tenait toujours à la main.

— Regardez, fit-il. Ceci est un document de la plus haute importance, une copie du plan de tir de l'artillerie de campagne de l'armée française... Il s'y trouve joint une description très exacte de notre obus de 120, qui pourrait vous être très utile... En somme il y en a très largement pour les dix mille francs que je vous demande.... Voulez-vous me les donner ?

L'Allemand fit de la tête un signe négatif et répondit sèchement :

— Non....

Comment, non ?... Pourquoi pas ?... Les autres fois, vous avez toujours accepté ce que je vous offrais....

— Oui, mais cette fois, je n'accepte rien du tout, répondit l'attaché militaire en regardant le traître avec un air menaçant.

Mais le colonel ne se découragea pas pour si peu.

— Puis-je vous demander les raisons de votre refus ? interrogea-t-il fort tranquillement.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, colonel....

— Eh bien, si vous ne voulez pas m'acheter ces documents, je m'adresserai à d'autres...



Le ton lequel ces mots avaient été prononcés était calme, mais cette tranquillité n'était qu'apparente.

De fait, durant la brève période de silence qui régna entre les deux hommes, Esterhazy ne put s'empêcher de se demander avec inquiétude :

— Si cet animal n'accepte pas ma proposition, je suis perdu !... Si je ne parviens pas à me procurer la somme que je dois au juif, ce maudit usurier ira tout raconter au général, et alors je serai dans de jolis draps !... Ce sera la ruine et le déshonneur.....

Et voulant faire encore une tentative, il murmura sur un ton persuasif :

— Monsieur Schwarzkoppen...

— Vous avez encore quelque chose à me dire ? interrompit l'allemand.

— Je vous répète que ceci est un document de la plus haute importance concernant notre artillerie. Si vous ne pouvez pas m'en donner dix mille francs je suis disposé à vous faire une petite réduction.....

— Inutile... La chose ne m'intéresse pas du tout.... Je vous ai déjà dit que je ne suis pas disposé à acheter ces papiers.....

— Allôns je vous les laisse pour cinq mille francs... L'Allemand eut un geste d'indignation.

— Comment est-il possible qu'un officier supérieur puisse s'abaisser à de tels marchandages ? s'écria-t-il. J'en ai honte pour vous !

— Laissez de côté ces appréciations inutiles, monsieur Schwarzkoppen..... Voulez-vous que je vous dise toute la vérité ?... Voulez-vous que je sois tout-à-fait sincère ?..... Eh bien, je me trouve actuellement dans des circonstances particulièrement difficiles, et même critiques. J'ai absolument besoin d'argent... J'en ai besoin tout de suite... vous.....

Le diplomate l'interrompit d'un geste énergique :

— Tout cela ne me regarde en aucune façon, fit-il sur un ton cassant. Je vous dis encore une fois que je n'ai pas besoin de ces papiers....

Et si je vous priais de me rendre service ?... Si je faisais appel à notre amitié ?

Pour toute réponse, Schwarzkoppen se leva, se dirigea vers la fenêtre et se mit à regarder la rue.

Esterhazy le rejoignit et lui tendit la feuille qu'il tenait à la main, insistant encore :

— Jetez-y au moins un coup d'œil... Je vous assure que c'est très intéressant....

— Assez colonel... Je vous prie de vous en aller....

— Vous me provoquez ?

L'Allemand retourna vers son bureau, et appuya sur le bouton d'une sonnette électrique pour appeler l'huissier qui apparut presque aussitôt.

— Reconduisez Monsieur, dit-il sur un ton autoritaire.

Le colonel pâlit.

Il n'aurait jamais pu croire que l'on aurait osé le mettre à la porte de cette façon et il ne parvenait pas à comprendre que l'attaché allemand ait refusé de lui acheter un document d'une telle importance pour la somme relativement modeste de dix mille francs, qui lui aurait permis de se libérer de sa dette envers l'usurier.

Et avec quel mépris Schwarzkoppen ne l'avait-il pas traité, lui, le colonel Esterhazy, membre des cercles les plus exclusifs de Paris et l'un des plus élégants cavaliers de l'armée française... Et il s'était laissé insulter ainsi sans même réagir !... Ah !... C'était inouï !...

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans l'esprit du traître tandis que l'huissier, debout près de la porte, attendait pour le reconduire.

Et Haïm Manasse ?

Esterhazy ne put s'empêcher de frémir.

Comment se sauver de cette terrible situation ?

Quelle décision prendre ?

Où trouver la somme nécessaire pour payer la traite ?

La situation menaçait de devenir désespérée.

Le lâche était demeuré immobile, presque hébété par l'angoisse qui le tourmentait. Son regard s'était fixé dans le vide, sans aucune expression.

La voix de Schwarzkoppen l'arracha à ses méditations, lui ordonnant rudement :

— Allez, Monsieur.....

— Ne voulez-vous réellement pas.....

— Je ne veux rien savoir du tout.....

Le ton sur lequel ces derniers mots avaient été dits était tellement incisif que le misérable dut bien se rendre compte de l'inutilité de toute insistance. Comprenant qu'il aurait pu être très dangereux pour lui d'éveiller les soupçons de l'huissier, il s'inclina légèrement et sortit de la pièce.

Il descendit l'escalier comme un automate, continuant de se torturer le cerveau à se demander pourquoi il avait été si mal reçu par Schwarzkoppen qui, d'ordinaire, lui faisait un accueil amical.

Quand il se trouva dans la rue, il s'arrêta un moment devant la porte de l'ambassade et, levant son poing vers les fenêtres du deuxième étage, il s'exclama sur un ton rageur :

— Bandit !... Tu me paiera cela.....

Puis il murmura avec un air découragé :

— Hélas... Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?...

Vais-je réellement devoir me résigner à la ruine ?

Où prendre l'argent indispensable pour payer l'usurier ?

Et si ce dernier mettait ses menaces à exécution ?

S'il allait tout dire au général Boisdeffre ?

Comment aurait-il pu se disculper, se défendre, empêcher un terrible scandale de se produire ?

— Maudit usurier, gronda-t-il. Malheur à toi si tu me joues ce mauvais tour... Je serais capable de t'étrangler de mes propres mains !....

Mais quoi cela aurait-il pu lui servir de parler de Haïm Manasse ?

Esterhazy se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Puis il se mit à marcher lentement, sans cesser de parler tout seul, comme un demi fou.

Quelle catastrophe !... Comment vais-je en sortir ?... Qui pourrait m'aider ?... Si je m'adressais à Amy Nabet ?

.....

## CHAPITRE XV.

### LE BOUC EMISSAIRE.

Tandis qu'Alfred Dreyfus se désespérait dans sa cellule, tandis que Lucie et Mathieu se disposait à tenter l'impossible pour lui venir en aide, tandis qu'Esterhazy se rendait chez l'attaché militaire Allemand, la scène suivante se déroulait dans le cabinet de travail du général Boisdeffre :

Le général était à ce moment en conversation avec le général de Pellieux et il lui montrait des papiers qu'il avait étalés sur la table.

— Jusqu'à présent, remarqua de Pellieux, Alfred Dreyfus n'a encore laissé échapper aucun aveu..... Il continue de nier avec énergie.....

— Comme tous les criminels endurcis ! interrompit Boisdeffre. Mais vous verrez qu'il ne manquera pas de

faire une confession complète dès qu'il aura compris que son attitude actuelle ne peut lui faire que du tort.....

De Pellicieux regarda fixement son collègue dans les prunelles, comme s'il avait voulu lire dans son âme. Puis il lui demanda :

— Vous avez donc la certitude de ce qu'il est coupable ?

— C'est-à-dire... dans un sens, oui... Il ne faut pas perdre de vue le fait que cet homme est d'origine alsacienne et que, de plus, il est israélite... Un juif allemand n'est évidemment pas à sa place dans l'armée française, et puis les présomptions relevées contre lui sont accablantes.....

— Et s'il continuait de nier ?

— C'est impossible... Du Paty réussira certainement à le faire céder... Le commandant est très habile dans ce genre de choses et il emploie une tactique qui a toujours donné des résultats positifs...

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte...

— Entrez! cria Boisdeffre...

Le soldat de planton qui apparut annonça la visite du lieutenant-colonel Picquart.

— Faites entrer, ordonna le général.

Le visiteur était un homme qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, de haute taille et de robuste carrure, avec des traits fortement accusés qui révélaient un caractère plein d'énergie. Ses yeux d'un bleu clair exprimaient la franchise tout en inspirant une sympathie immédiate et spontanée.

Boisdeffre lui fit signe de venir s'asseoir auprès de lui et lui dit tout de suite :

— Je suis vraiment content de vous voir, colonel... Vous arrivez juste au bon moment... Nous étions en train de parler de l'affaire Dreyfus... Qu'en pensez vous ?

— Puis je exprimer mon opinion en toute franchise, mon général?

— Naturellement!

— Eh bien, je trouve que l'on a agi envers le capitaine Dreyfus avec une rigueur injustifiée...

— Avec une rigueur injustifiée! répéta le colonel, stupéfait. Mais il s'agit d'un crime de haute trahison, colonel Picquart!

— C'est ce qu'affirme le commandant du Paty, mais existe-t-il des preuves?

— Il y en a une qui est assez éloquente, intervint à ce moment le général de Pellieux.

— Laquelle?

— Celle de l'écriture, parbleu!

Le colonel secoua la tête et s'exclama vivement :

— Ça ne signifie pas grand chose... Il ne faut pas oublier qu'il existe beaucoup d'écritures semblables, voire parfaitement identiques; la preuve en est que les graphologues n'en ont jamais pû classer beaucoup plus de deux cent modèles différents... Or, il y a environ un milliard et demi d'habitants sur la terre, don huit cent millions se servent habituellement de l'écriture latine... En ne tenant compte que de ces derniers, cela fait déjà quatre millions de personnes pour le même modèle d'écriture... Comment serait-il possible que sur ces quatre millions, il n'y aurait pas quelques individus dont les graphismes respectifs pourraient être confondus?

— C'est bien possible, admit Boisdeffre avec un sourire de supériorité, mais je trouve qu'il est déjà beaucoup plus difficile de croire que sur quatre millions d'individus, il puisse y en avoir deux qui, fréquentant les mêmes milieux dans le même pays, écrivant de la même écriture dans la même langue, puissent tous les deux être considérés comme les coupables possibles d'un cri-

me de haute trahison... Cela me paraît à peu près aussi vraisemblable que l'histoire du singe qui avait composé un superbe poème, au sens profond et aux rimes impeccables, en tapant au hasard sur les touches d'une machine à écrire...

— Ça dépend, remarqua de Pellicieux. Je crois que n'importe quelle écriture peut être imitée d'une façon parfaite par un habile faussaire...

— Evidemment, répondit Boisdeffre. Mais dans ce cas-ci, qui aurait pû avoir intérêt à imiter l'écriture de Dreyfus dans le but de le ruiner ?

— Ça je n'en sais rien, reprit le colonel Picquart. Mais ce qui est certain c'est que je ne vois pas du tout pourquoi Dreyfus aurait commis le crime dont il est accusé... Pourquoi aurait-il vendu ces documents secrets à l'Allemagne?... Pour se procurer quelques milliers de francs?... Quelle absurdité!... Dreyfus possède une fortune personnelle considérable et il a toujours vécu très simplement... De plus, à moins d'être un complet imbécile, celui qui commet un crime de haute trahison sait parfaitement bien qu'il a neuf cent quatre vingt dix neuf chances sur cent d'être démasqué un jour ou l'autre... C'est une chose que l'on ne fait que quand on se trouve dans une situation tellement désespérée que l'on n'a plus rien à perdre...

« D'un autre côté, le capitaine Dreyfus a fait dans l'armée une carrière irréprochable, il avait devant lui un bel avenir et il vivait très heureux auprès de sa femme et de ses enfants qu'il aime beaucoup... Pourquoi voulez-vous qu'il soit allé compromettre tout cela par un crime infâme qui n'aurait pû lui rapporter, tout au plus qu'une centaine de mille francs dont il n'avait pas besoin ?

— Il l'a peut-être fait pour une autre raison, insi-

nua Boisdeffre.

— Quel autre motif pourrait-il pû avoir pour se rendre coupable d'un aussi abominable crime?

— Dreyfus est Alsacien, donc à moitié Allemand, dit Boisdeffre...

— Cela ne veut rien dire! s'exclama le colonel. Son père a quitté l'Alsace quand cette région a été annexée à l'Allemagne, parce qu'il tenait à conserver la nationalité française... Il a fait donner à son fils une éducation exclusivement française en le destinant, dès son plus jeune âge, à la carrière militaire... Où voulez-vous qu'Alfred Dreyfus soit allé chercher des sentiments de patriotisme allemand?

— Mais il est juif!

— Ce détail plaide plutôt en sa faveur... Les juifs n'ont aucune raison d'aimer l'Allemagne où ils sont traités avec un certain mépris et où la carrière d'officier, notamment, leur est interdite... Et, si je dois m'exprimer avec une franchise absolue, je dirai que, selon moi, le capitaine Dreyfus doit être victime d'un lâche complot ourdi pour le ruiner...

Les deux généraux échangèrent un rapide coup d'œil, puis de Pellieux se tourna de nouveau vers le colonel et lui demanda :

— Par conséquent, vous prenez décidément parti pour ce juif?

— La justice doit être la même pour les juifs que pour les chrétiens! s'écria Picquart en s'efforçant de contenir son indignation par respect pour le grade de ses deux supérieurs.

— Quant à ça, nous sommes parfaitement d'accord, dit Boisdeffre en allumant une cigarette. D'ailleurs, en France, tous les hommes sont égaux devant la loi...

— En théorie, oui; mais pas en pratique, répondit le colonel.



— Que voulez-vous dire par là ?

— Simplement que l'affaire Dreyfus oppose un démenti à ce que vous venez d'affirmer, mon général...

— Je crois que vous êtes dans l'erreur, colonel Picquart...

— Je ne le pense pas, mon général... N'est-il pas certain, en tous cas, que l'on refuse au capitaine Dreyfus ce qui est habituellement accordé à n'importe quel malfaiteur ?

— Par exemple ?

— Le droit de communiquer avec sa famille... Comme vous voyez, cette façon d'appliquer la loi est inhumaine et arbitraire...

— Auriez-vous donc quelque raison de douter de l'impartialité des magistrats militaires qui seront appelés à juger le capitaine Dreyfus ? interrogea Boisdefre tout en fixant un regard sévère sur le colonel.

— Jusqu'à un certain point, oui, mon général ! déclara Picquart, se laissant quelque peu entraîner par l'élan de sa sincérité passionnée.

— Il me semble que voilà une affirmation bien téméraire, colonel Picquart... En parlant comme vous venez de le faire vous pourriez vous mettre en danger de vous attirer des ennuis...

— Je le sais, mon général, mais je n'ai jamais pu prendre l'habitude de dissimuler mes pensées. Du reste, je vous avais demandé si je pouvais m'exprimer en toute sincérité...

— C'est vrai... Veuillez donc m'expliquer sur quoi vous basez vos doutes...

— Voici... Les mesures que l'on a prises à l'égard du capitaine Dreyfus, avant le commencement de l'instruction judiciaire, permettent de supposer que l'on a voulu faire une exception à la règle, une très blâmable

exception qui ne peut se justifier d'aucune manière... Le capitaine Dreyfus, officier de l'armée française et membre de l'Etat-Major, s'est vû traiter comme le dernier des criminels... L'on accorde toujours aux inculpés l'autorisation de communiquer avec leurs familles durant l'instruction de leur procès... Pourquoi ne s'est-on point conformé à cette coutume à l'égard du capitaine Dreyfus?... Quand sa femme est allée à la prison du Cherche-Midi et qu'elle a demandé à voir son mari, on lui en a impitoyablement refusé la permission... En outre, quand elle a rencontré le malheureux en traversant la cour et qu'elle s'est instinctivement élancée vers lui pour l'embrasser, elle fut arrachée de ses bras avec une brutalité qui ne saurait être qualifiée que de barbare, tandis que le prisonnier était entraîné de vive force, comme un chien, pour être jeté dans son cachot... Ne trouvez-vous pas que tout cela est inhumain?... Est-ce que cela ne vous paraît pas contraire, non seulement à la justice mais encore au sens commun, mon général?

Le colonel Picquart avait parlé avec véhémence, élevant graduellement la voix et s'agitant malgré lui tout en prononçant sa terrible accusation.

Le deux généraux se regardèrent de nouveau, sans mot dire.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence absolu.

Enfin le général Boisdeffre se leva, parcourut à deux ou trois reprises la longueur de son cabinet de travail, les bras croisés sur la poitrine, puis il s'approcha de Picquart et lui dit à voix basse, mais avec un accent qui avait quelque chose de menaçant :

— Il serait prudent de ne pas donner trop de publicité aux opinions que vous venez d'exprimer... Je vous le conseille dans votre intérêt...



*Les enfants avaient courus à sa rencontre....*

(Page .).



— La discipline m'impose le devoir de vous obéir, mon général...

— En m'obéissant vous sauvegarderez votre propre intérêt, colonel...

— Néanmoins, je ne puis m'empêcher de vous répéter que toute mon âme se révolte en présence d'une injustice aussi atroce...

Le général hocha la tête, et eût un sourire forcé.

— Tâchez de réprimer cette révolte, colonel!... Autrement, vous pourriez avoir lieu de vous en repentir amèrement... Je ne désire pas que mes subordonnés aient de graves ennuis, comprenez vous?

— Je vous comprends très bien mon général...

Le colonel Picquart avait pris une attitude respectueuse, abaissant le regard.

— Vous feriez bien de ne plus vous occuper de ces choses qui ne vous concernent en aucune façon, reprit le général, adressant en même temps un coup d'œil significatif à son collègue de Pellieux.

— Je ne m'en occuperai plus, répondit le colonel avec un air distrait.

— Vous devez seulement faire votre métier d'officier et non pas vous ériger en avocat défenseur du capitaine Dreyfus, continua Boisdeffre en riant. Si vous avez de l'amitié pour l'accusé, vous pourrez la lui montrer plus tard d'une façon plus adaptée aux circonstances et moins dangereuse pour vous... Mais ne vous permettez plus de critiquer l'œuvre de la justice... Somme nous d'accord colonel?

— Parfaitement, mon général...

Et Piquart baissa de nouveau la tête attendant des ordres. Il comprenait la vague et insidieuse menace qui se dissimulait sous la bienveillance du ton sur lequel son supérieur lui parlait. Il devinait maintenant qu'en

se mêlant de l'affaire Dreyfus, en prenant ouvertement la défense de l'accusé, il courait le risque de perdre ses épaulettes, et peut-être encore quelque chose de plus.

Il n'avait aucun droit de manifester sa propre opinion quand cette opinion était différente de celle de ses supérieurs. Ainsi, le voulait la discipline.

Quand il leva de nouveau les yeux, Boisdeffre lui adressa de la main un signe amical et protecteur.

— Vous pouvez vous retirer, colonel, lui dit-il. Je vous remercie de vos renseignements et de votre opinion...

Ces mots avaient été prononcés sur un ton quelque peu ironique, mais le colonel feignit de ne point s'apercevoir de ce détail et il salua très respectueusement les deux généraux avant de se retirer.

Mais en traversant le vestibule, il ne put s'empêcher de se dire avec une amertume infinie :

— Ils tiennent absolument à commettre cet abominable crime contre la justice... Pauvre Dreyfus!... Pauvre famille!... Comme ils vont devoir souffrir sans avoir commis la moindre faute!

## CHAPITRE XVI

### QUI ÉTAIT ESTERHAZY?

Profondément impressionné par les paroles que le général Boisdeffre lui avait adressées sur un ton presque menaçant, Picquart sortit du Ministère de la Guerre.

À peine avait-il fait quelques pas dans la rue qu'il aperçut le lieutenant-colonel Defarge, son ami intime

et ancien compagnon de guerre, qui était en train de causer avec un autre officier.

— Je suis bien content de te voir, mon cher Picquart ! s'exclama le lieutenant-colonel. Comment vas-tu?... Tu me sembles un peu pâle...

— Oh, ce n'est rien!... Je vais très bien... Et toi?

— Je n'ai pas lieu de me plaindre... Tu rentres chez toi?

— Oui...

Et prenant congé de l'autre officier, Defarge s'éloigna avec son ami.

Après que les deux hommes eurent cheminé en silence durant quelques instants, Picquart demanda tout à coup à son camarade :

— Dis-moi une chose... Le colonel avec qui tu étais en train de parler n'était-il pas le comte Walsin Esterhazy?

— Précisément...

Picquart parut hésiter un instant, puis il demanda encore :

— Quel genre d'homme est-il?

— Pourquoi me demandes-tu cela ? s'exclama Defarge, tout en fixant sur son ami un regard interrogateur.

— Parce que ce personnage ne m'est pas bien sympathique... Déclara Picquart avec franchise.

— Quant à ça je suis du même avis que toi... Et pour être tout à fait franc, je dirai même qu'il me semble suspect...

— A en juger par son nom, il doit être d'origine hongroise, n'est-ce pas?

— En effet, il est Magyar...

— Alors qu'est-il venu faire dans l'armée française?

— C'est une histoire assez compliquée... Le passé

du comte Esterhazy n'est pas très clair, mais si ça t'intéresse...

— Dis-moi tout ce que tu en sais, je t'en prie... Ça m'intéresse énormément...

Defarge alluma une cigarette et reprit :

— Comme je viens de te le dire, la famille de Walsin Esterhazy est d'origine magyare... Son père, qui était venu s'établir en France, s'enrôla dans l'armée française durant la guerre de Crimée et, par sa belle conduite sur les champs de bataille, il obtint un grade d'officier...

« Son fils, Ferdinand Walsin Esterhazy, notre collègue a été élevé dans un Collège militaire autrichien et, durant la campagne de 1866, il a combattu dans l'armée autrichienne, gagnant plusieurs décorations. Plus tard, du moins à ce que j'ai entendu dire, il a du quitter l'armée autrichienne pour des raisons peu avouables... C'est ce que prétendent des gens qui le connaissent mieux que moi...

— Tout ceci est très intéressant, opina le colonel Picquart. Et à part cela, est-ce que tu sais encore quelque chose ?

— Oui... Il m'a dit lui-même qu'il avait servi en qualité de zouave dans l'armée du Pape...

— Comment?... Il a également servi le Pape ?

— Cela ne fait pas de doute, mais ce que j'ignore, ce sont les raisons pour lesquelles il a quitté cette armée... Je crois que là aussi il a dû faire quelque chose qui n'était pas très propre...

— Quand la guerre éclata contre l'Allemagne en 1870, il se présenta au Ministère de la Guerre français et demanda à s'enrôler comme volontaire. Comme on avait besoin d'hommes, on le prit sans hésiter, et il fut versé dans l'artillerie...



« En 1874, il fut promu capitane, puis commandant, ensuite lieutenant-colonel, tout récemment, colonel...

— Il a fait une belle carrière !

— Oui... Il a fait une carrière des plus distinguées !... Grâce à ses mérites tout spéciaux, mon cher Picquart !

— Et tout cela malgré son passé si aventureux !

— Oui !... Est-ce que ce n'est pas une honte pour nous qu'un homme taré à ce point porte l'uniforme de l'armée française ?

— Sacrébleu !.. Il y a de quoi rougir !... Est-ce que tu sais encore autre chose sur son compte ?

— Attends un peu... Je vais te raconter le reste...

De plus en plus intéressé, le colonel Picquart passa son bras sous celui de son collègue qui poursuivit :

— Un peu plus tard, Esterhazy a épousé une jeune fille de très bonne famille, avec une dot des plus respectables, et de qui il eût deux enfants... A peine eut-il entre ses mains l'argent de son épouse, soit environ deux cent mille francs, qu'il se mit à mener une vie de bâton de chaise, jouant un jeu d'enfer et se faisant remarquer dans tout Paris par une extravagante prodigalité...

« Il avait plusieurs maîtresses et il aimait beaucoup le champagne dont il faisait une consommation excessive ; au point de s'enivrer parfois comme un charretier... Naturellement, l'argent de sa malheureuse épouse ne tarda pas à fondre comme neige au soleil, et alors cet être, sans aucune dignité et totalement privé de conscience abandonna sa femme qui se vit obligée de retourner auprès de ses parents avec ses deux enfants...

« La seule chose qui n'avait jamais intéressé cet homme était l'argent... Comme il ne voulait pas changer son genre de vie, il fallait qu'il envisage tous les

moyens possibles et imaginables de se procurer des fonds et il commença bientôt de faire des dettes de tous côtés, avec une inconscience inconcevable de la part d'un homme d'âge mûr. Il ne paraissait même pas se donner la peine de se demander comment il ferait pour s'en libérer par la suite...

« Au bout d'un certain temps ses créiteurs commencèrent à s'alarmer et ils le farcelèrent tant et si bien qu'ils le poussèrent à commettre les actions les plus honteuses.... J'ai su qu'à un certain moment, Esterhazy a falsifié des traites...

Le colonel Picquart sursauta et s'arrêta net, fixant sur le visage de son ami un regard incrédule et stupéfait.

— Il a falsifié des traites, dites vous? s'exclama-t-il. En êtes vous sûr?

— En tous cas ce sont des personnes absolument dignes de foi si me l'ont affirmé...

— Mais c'est inouï!... Et l'on tolère qu'un semblable individu continue de porter un uniforme d'officier? Defarge haussa les épaules.

— Bien sûr que c'est inouï! fit-il avec un air désabusé. Mais c'est ainsi... Il faut croire que cet homme doit avoir de puissantes protections...

— Et les généraux de l'État-Major ne savent rien de ses agissements?... Le Ministère ne s'en est jamais inquiété.

Le lieutenant-colonel eût un éclat de rire amer.

— Tu peux être sûr de ce que les généraux de l'État-Major en savent encore beaucoup plus long que ce que je viens de te raconter, mon cher ami... Mais Esterhazy doit certainement compter sur la protection de personnages tellement haut placés qu'il se sent à peu près sûr de l'impunité... Voilà pourquoi on lui laisse fai-

re tout ce qu'il veut et qu'on ne met pas plus d'obstacles sur son chemin que si personne n'avait jamais entendu souffler un traître mot de ses antécédents..!

Durant les quelques minutes qui suivirent les deux amis marchèrent l'un à côté de l'autre sans rien dire.

Picquart hochait la tête de temps à autre, comme s'il avait été incapable d'admettre ce que Defarge venait de lui dire.

Ce fut ce dernier qui rompit le premier le silence en demandant à son ancien camarade de guerre :

— Veux-tu encore savoir quelque chose ?

— Ce que tu viens de me raconter devrait me suffire, répondit le colonel. Néanmoins, si tu es encore en mesure de me donner d'autres informations je t'écouterai très volontiers, quoique en présence de telles révélations, j'aie beaucoup de peine à contenir ma répugnance et mon indignation...

— Je comprends cela, mon brave Picquart... Il y a vraiment de quoi rougir...

— Que sais tu encore ?

— Ecoute-moi bien... Voyant qu'ils ne réussissaient pas à se faire payer, les créditeurs d'Esterhazy ont passé des menaces aux faits et ils ont commencé de mettre la main sur ses meubles... Pendant tout un temps, les huissiers ont été les visiteurs les plus fréquentés de la maison du comte et ils ne le laissèrent tranquille qu'après avoir vendu à peu près tout ce qu'il possédait...

« Et puis, un beau jour, d'un façon tout à fait imprévue, il a payé tous ses créditeurs, jusqu'au dernier centime...

— Diable!... Et où s'était il procuré l'argent ?

— Tu m'en demandes plus que j'en sais, mon cher ami!... Je dois m'avouer tout à fait incompetent pour répondre à cette question... Par contre, je peux encore

te dire que le comte Esterhazy est associé avec le patron d'une maison de tolérance...

Picquart eût un geste soudain, comme s'il avait été piqué par un scorpion...

— Grands dieux !... s'exclama-t-il. Ai-je bien entendu ?

— Ma foi, oui... C'est comme ça !

— Mais c'est inouï !... C'est comme ça !

— C'est inouï, inconcevable, tout ce que tu voudras mais c'est ainsi mon vieux Picquart !

— Et dire que de braves soldats, des officiers même, doivent saluer un homme comme celui-là, que nous devons lui serrer la main... Ah !... Mais ça ne continuera pas comme ça !... Je parlerai !

— Tu parleras ?... Que veux-tu dire ?... A qui veux-tu parler de ces choses dont tout l'Etat-Major est au courant mais que l'on feint d'ignorer ?

— J'en parlerai au général Mercier...

Defarge secoua la tête avec un air méfiant.

— Ça ne servirait à rien, mon cher Picquart, fit-il. Le général Mercier connaît Esterhazy mieux que nous... Il sait tout, mais il fait comme les autres, il ne dit rien... En accusant cet homme tu risquerais tout simplement de perdre ton grade...

— Je crois bien que tu as raison en effet !... Sais-tu que j'ai déjà à m'attirer l'antipathie de Boisdeffre ?

— Pour quelle raison ?

— Parce que j'ai osé prendre la défense du capitaine Dreyfus... Je m'étais permis de dire que la façon dont on avait procédé envers cet homme ne me paraissait pas conforme à la justice.

— Mais... Cet individu n'est pas digne de ta sympathie, mon brave ami... C'est un traître !

— Cela n'est pas encore prouvé...

Defarge resta un instant silencieux et perplexe, paraissant plongé dans une profonde méditation...

Puis il dit sur un ton quelque peu hésitant :

— Cela est une chose au sujet de laquelle je n'oserais me prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, parce que je ne suis pas assez bien renseigné... J'ignore les circonstances à la suite desquelles le crime a été découvert et je ne sais pas encore sur quelles preuves on s'est basé pour arrêter Dreyfus...

« Mais de même que tu m'as demandé des renseignements au sujet d'Esterhazy, je vais maintenant te demander quelques détails au sujet de l'affaire Dreyfus... D'abord, qui est cet homme?... Le connais tu ?

— Je le connais un peu, répondit Picquart... Il est en ce moment l'être le plus malheureux qui existe sur la terre... La victime innocente d'une lâche et abominable intrigue...

— Crois-tu réellement cela ?

— J'en suis absolument convaincu...

— Connais-tu les antécédents de cet homme ?

— C'est un Alsacien, né à Mulhouse... Après la guerre de 1870, son père est devenu citoyen français et il a mis son fils dans un collège militaire d'où le jeune homme est sorti avec de très bonnes notes... Quelques temps après, il a obtenu le grade de lieutenant et il a été affecté au 31<sup>e</sup> régiment d'artillerie...

« Il a fait une carrière magnifique et rapide... A trente ans, il était déjà capitaine...

« Son activité remarquable dans le service lui valut les plus grands éloges de la part de ses supérieurs qui tinrent à récompenser son zèle et son savoir-faire en le faisant nommer à l'Etat-Major...

« Mais il eut été de beaucoup préférable pour lui qu'il soit resté dans un régiment de province que de

venir à Paris!

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'a trouvé, au ministère que des ennemis, des calomniateurs et des ennemis...

— Et qui seraient ces ennemis?

— Ils sont assez nombreux...

— Cités-en quelques uns...

— En premier lieu, le capitaine du Paty...

— Du Paty?... Quelle raison aurait-il donc d'en vouloir à Dreyfus?

— D'abord et avant tout parce que Dreyfus est juif!

— C'est aussi mon avis... Donc, il faut en conclure que du Paty n'est pas un homme très intelligent...

— En ce qui concerne le cas présent, peut-être, pour tout le reste, il me fait l'effet d'un homme très capable, au contraire... Mais ne se pourrait-il pas que les motifs de sa haine n'aient absolument rien à voir avec cette stupide question de race ou de religion et qu'il s'agisse de tout autre chose?

Picquart haussa les épaules.

— Ce n'est certainement pas impossible, admit-il.

Tout en causant ainsi, les deux hommes avaient atteint la place de l'Etoile et ils étaient sur le point de la contourner quand ils aperçurent le commandant Forzineti, chef de la prison militaire du Cherche-Midi, qui venait à leur rencontre.

— Bonjour, Messieurs! s'exclama-t-il en les abordant. Où allez-vous donc?

— A la maison... Et vous, commandant?

Au Ministère de la guerre pour le rapport Dreyfus...

— C'est curieux!... Nous étions précisément en train de parler de cela... Comment se comporte l'accusé dans sa cellule?

— Il souffre d'une manière indicible...

— Cela se comprend! murmura Defarge. Il doit être terrible de devoir supporter le poids d'une accusation aussi infamante!

Le commandant Forzinetti fixa sur les deux autres officiers un regard pénétrant, comme s'il avait voulu se rendre compte de ce qu'ils pensaient en ce qui concernait le capitaine Dreyfus, puis il ajouta :

— A présent, il refuse même la nourriture qu'on lui offre et, à chaque instant, il a des crises de délire... On dirait qu'il est sur le point de perdre la raison... Je l'ai observé à plusieurs reprises sans qu'il puisse s'en apercevoir...

— Et, à part cela, que fait-il?... Comment passe-t-il son temps?

— Il reste assis pendant des heures, dans une immobilité complète, la tête entre ses mains; le regard éperdu... Puis, tout à coup, il se lève d'un bond, comme s'il avait reçu un coup de fouet et il se met à courir comme un fou autour de sa cellule tout en prononçant des lambeaux de phrases à peu près inintelligibles et entrecoupées d'exclamations bizarres...

« Parfois, il s'arrête devant la porte, approche son visage du guichet et, à travers les barreaux, il se met à regarder dans le corridor, en silence... Puis il se remet à pousser des cris, appelant sa femme et ses enfants sur un ton tellement déchirant que c'est à fendre le cœur!

Picquart et Defarge avaient écouté avec un vif intérêt les paroles du commandant.

— Et vous, messieurs? qu'en pensez vous? demanda ce dernier après un moment de silence. Croyez-vous que Dreyfus est coupable ou innocent?

— Innocent! répondit Picquart, sans la moindre hé-

sitation. Le ton sur lequel il avait prononcé ces mots ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

— Et vous allez maintenant chez le général Boisdoffre? interrogea-t-il.

— Oui...

Picquart eût un sourire ironique et il dit au commandant :

— Dans ce cas, je me permettrai de vous donner un conseil... Ne dites pas au général que vous croyez à l'innocence de Dreyfus.

— Pourquoi?

— Parce que ce serait aller à l'encontre de votre intérêt...

— Mais...

Le colonel serra le bras du commandant d'une façon significative et il chuchotta :

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, commandant Forzinetti!... On veut absolument que le capitaine Dreyfus soit un traître... Et la discipline militaire ne permet pas que l'on fasse des objections... C'est défendu de contredire les supérieurs!... J'espère que vous avez compris?

Le regard du commandant de la prison errait dans le lointain.

— Comme je regrette de ne pas avoir demandé ma retraite l'année dernière! murmura-t-il. Ça ne me plait pas du tout que d'être mêlé à cette histoire là... Ça m'a tout l'air d'être une des plus ignominieuses injustices qui aient jamais été commises dans un pays civilisé!

Et tendant la main à ses deux amis Forzinetti les salua et s'éloigna sans ajouter une parole.

Picquart et Defarge poursuivirent leur chemin.

Tous deux habitaient dans la même rue et quand ils furent arrivés devant la maison de Picquart, celui-ci



s'arrêta posant sa main sur l'épaule de son camarade qui paraissait plongé dans de sombres réflexions.

— Comment tout cela va-t-il finir ? demanda-t-il avec un air navré.

— Dieu seul le sait ! soupira Defarge. C'est une honte pour la France ! Tout le monde va dire qu'il n'y a pas de justice sous notre république !

— Oui, cela est vrai aussi, mais ce n'est pas à ça que je pensais en ce moment... Je pensais à la femme et aux enfants de ce pauvre Dreyfus !

— Il vaut mieux ne pas y penser, mon cher ami ! C'est vraiment trop triste !

Et le colonel tendit la main à son collègue qui s'éloigna, méditant encore.

## CHAPITRE XVII

### LA PREUVE DE L'ECRITURE

La porte de la cellule s'ouvrit soudain pour laisser passer un geôlier suivi de deux soldats.

— Interrogatoire ! annonça le gardien d'une voix rude. Venez avec nous...

Le prisonnier leva les yeux.

Il n'y avait encore que quelques jours qu'il était en prison, mais comme son visage avait changé !

Ses joues étaient creuses comme celles d'un homme qui sort d'une longue maladie et ses yeux rougis de larmes étaient entourés de grands cercles noirs ; son regard était fiévreux et hagard comme celui d'un dément.

La tactique du commandant du Paty était précise d'enerver et d'abattre le détenu et la lumière aveuglante qu'on laissait maintenant allumée jour et nuit dans sa cellule faisait partie de ce système barbare; Alfred Dreyfus était exténué; il ne pouvait plus se reposer ni dormir et il souffrait d'une très douloureuse inflammation des yeux.

Mais même ce martyre aurait été jusqu'à un certain point supportable si un autre supplice, bien plus terrible, n'avait tourmenté son âme; celui de ne pouvoir voir sa femme et ses chers petits... C'était cela dont il souffrait par dessus tout et qui menaçait de lui faire perdre complètement la raison.

C'était pour cela qu'il avait fini par prendre la décision de refuser toute nourriture... Il espérait que cela contraindrait ses geôliers à lui permettre d'avoir au moins une entrevue avec Lucie.

La voix du gardien l'arracha de nouveau à ses méditations.

— Tendez les mains! lui ordonnait l'homme.

Dreyfus obéit et les chaînettes s'attachèrent autour de ses poignets. Chaque fois qu'on le conduisait à un interrogatoire, il était entravé ainsi, comme un vulgaire criminel de droit commun.

— Allons!... Marche!

Le malheureux connaissait déjà le chemin.

Il marchait la tête basse, le regard fixé sur le sol, titubant comme un homme ivre.

Il sentait ses forces l'abandonner peu à peu et il avait l'impression qu'il devait tomber d'un moment à l'autre.

Et il tenta de réagir.